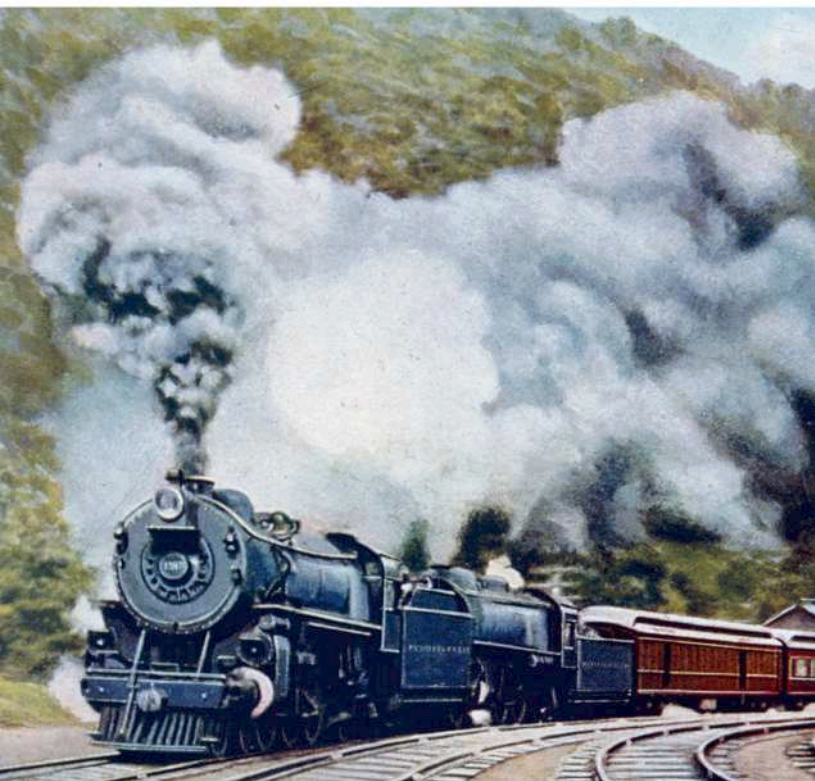


# Jules Verne

## Le Tour du monde en quatre-vingts jours

*Édition de William Butcher*

*Illustrations par de Neuville et L. Benett*



folio classique

COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE

Jules Verne

Le Tour du monde  
en  
quatre-vingts jours

*Édition présentée, établie et annotée  
par William Butcher*

*Illustrations par de Neuville et L. Benett*

Gallimard

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

<i>BSJV</i>	<i>Bulletin de la société Jules Verne</i>
<i>Ent.</i>	<i>Entretiens avec Jules Verne 1873-1905</i> , Daniel Com- père et Jean-Michel Margot (éd.), Slatkine, Genève, 1998
Gallica	indique que le texte en question est disponible sur <a href="http://gallica.bnf.fr">http://gallica.bnf.fr</a>
<i>JVDB</i>	William Butcher, <i>Jules Verne: The Definitive Bio- graphy</i> , New York, Thunder's Mouth, 2006
<i>MdF</i>	<i>Musée des familles</i>
<i>MÉR</i>	<i>Magasin d'éducation et de récréation</i>
<i>TdM</i>	<i>Le Tour du monde</i> (revue). Adaptant le système de Verne, de la forme « <u>66</u> <u>2</u> 52», j'emploie une référé- rence concise, de la forme « <i>TdM</i> 66.2 52» (1866, deuxième semestre, page 52)
TM1	premier manuscrit du roman
TM2	second manuscrit du roman
...	dans une citation, indique une ellipse insérée, sauf mention contraire
/	saut de paragraphe

## PRÉFACE

Trouvait-il le monde trop petit, parce qu'il en avait fait le tour ?

*Aventures du capitaine Hatteras,*  
II, xxv

*Jules Verne n'a plus besoin d'être présenté. Pour autant, cela fait moins d'une décennie que l'on est passé de l'étude des œuvres à celle de l'écrivain qui les rédigea, peut-être le Français le plus célèbre du monde. Avec la double percée que représentent la recherche biographique documentée et l'étude des manuscrits, le Jules Verne mythique — auteur pour enfants ou de science fiction, sans vie personnelle — commence enfin à s'estomper.*

*Or, malgré ces progrès, le roman classique sans doute le plus populaire de tous les temps<sup>1</sup> reste encore inconnu. Son brouillon et sa mise au net, les diverses éditions, les noms propres dans ses pages, l'établis-*

1. En français, et du vivant de Verne, les ventes du *Tour du monde* dépassent de loin celles de ses autres romans (JVDB, p. 314); à en juger par le nombre *cumulé* de traductions, Verne est probablement l'écrivain le plus populaire du monde, et sans aucun doute celui d'avant 1900 (<http://portal.unesco.org/search/en/search/advanced.html>).

*sement du texte, même sa paternité — tout cela forme, du moins en France, un vaste territoire vierge, domaine immaculé de l'exploration savante.*

*Il n'existe pas, en un mot, d'édition critique du Tour du monde en quatre-vingts jours, ni même d'édition annotée<sup>1</sup>. Ce volume a pour objectif de combler cette lacune.*

## Introduction

*Le Tour du monde occupe une place transitionnelle dans Les Voyages extraordinaires. Après les succès foudroyants des premières œuvres, dont les héros, entre 1863 et 1870, pénètrent les domaines vierges du globe, Verne est très conscient de l'épuisement des nouveaux mondes à conquérir. Il décide, par conséquent, de jouer le tout pour le tout : de marquer la fin de l'âge de l'exploration, en prenant pour thème la finitude même du globe, en foulant, et donc en empêchant d'y revenir, un nombre extravagant de pays.*

*Parmi les autres bouleversements de la période qui précède la rédaction du roman, relevons la guerre franco-prussienne, avec l'occupation allemande, la déchéance de Napoléon III et la Commune de Paris ; le déménagement de l'auteur, qui quitte alors la capitale pour s'installer à Amiens ; et la mort de son père, Pierre.*

*Même si Verne lui-même sait déjà qu'il ne pourra plus indéfiniment publier des chefs-d'œuvre situés dans*

1. À l'étranger, il existe notamment *Around the World in Eighty Days* (Oxford, Oxford University Press, 1995), édition critique avec établissement du texte, introduction, appendices et notes de William Butcher, et *In 80 Tagen um die Welt* (Düsseldorf, Winkler Weltliteratur, 2003), édition critique de Volker Dehs.

*les régions inexplorées, sa renommée, dès la parution du roman, atteint un niveau exceptionnel. Avec la publication du Tour du monde, à la différence des romans précédents, dans le quotidien Le Temps, puis sa traduction dans toutes les langues, sa gloire connaîtra un sommet à partir de novembre 1874, grâce à une pièce adaptée du roman, toutefois peu fidèle et sans qualités littéraires. Le Tour du monde deviendra ainsi le roman vernien le plus populaire avec, selon les estimations, environ 350 000 exemplaires imprimés avant 1905.*

*Inévitablement, des adaptations filmiques, elles aussi peu fidèles, voient le jour, les plus connues étant celles de Michael Todd (1956) et de Frank Coraci (2004). Phileas Fogg et le roman tout entier entrent, par ce moyen, dans l'imaginaire mondial. L'idée de base, celle d'un voyage autour du globe dans un délai donné, est devenue sans doute la plus connue de la littérature française.*

## Sources

1838... Bourg

les toutes premières notes  
du roman (TM1 [1] 32<sup>1</sup>)

*Le roman reste proche de la réalité contemporaine. Sous le récit humoristique perce une analyse du rétré-*

1. S'agissant de références aux deux manuscrits, TM1 et TM2, j'emploie une forme abrégée, «TM1 iv 6», pour indiquer le manuscrit, le chapitre et la feuille. Dans les chapitres 1-iv, puisque la numérotation des chapitres (corrigés) des deux manuscrits se conforme au livre, «iv» peut se référer indifféremment aux trois états. Mais, pour TM1 v-xxxv, elle en diffère, m'obligeant à citer, sauf dans les notes en fin de volume, le chapitre à la fois dans le manuscrit et dans le livre, par exemple «TM1 xiv 21 xv».

cissement du globe provoqué par la révolution dans les transports. Grâce à l'ouverture, d'une part du canal de Suez (1869), et, de l'autre, des chemins de fer trans-indien et transaméricain (1869-1870), le tour du monde est dans l'air du temps en 1872.

Quant à l'origine du délai, Verne donne aux journalistes l'explication suivante : « Un jour j'ai pris un exemplaire du journal *Le Siècle*, et j'y ai vu des calculs démontrant que le voyage autour du monde pouvait se faire en quatre-vingts jours<sup>1</sup> » (Ent. p. 56). En ce qui concerne le gain d'un jour — le « jour fantôme » cher à Cocteau —, les origines les plus probables sont *Traité d'astronomie* (1834), de John Herschel, et « *Three Sundays in a Week* » (1841), d'Edgar Poe, traduit par William Hughes sous le titre « *La Semaine des trois dimanches* » (1856).

Pour ses quatre premiers chapitres, Verne utilise ses propres voyages aux îles Britanniques, dont le nombre atteint la dizaine en 1872 (JVDB, p. 302). Mais en outre, il puise largement dans son œuvre de jeunesse, *Voyage en Angleterre et en Écosse* (1859-1860). Ce livre lui-même empruntant beaucoup à l'ouvrage de Francis Wey<sup>2</sup>, *Les Anglais chez eux* (1854), emprunt reconnu dès la première page, la dette de la section britannique du Tour du monde envers Wey semble indéniable.

1. Voir aussi « une annonce touristique dans un journal » (Ent. p. 102-103), « une annonce touristique lue par hasard dans les colonnes d'un journal » (p. 217) et « il y a quinze ans, un article du *Siècle*, tombé par hasard sous ses yeux » (p. 156).

2. Wey garde une certaine réputation de nos jours grâce à ses *Remarques sur la langue française* (Giraud, 1845) (voir Philippe Hamon, *Du descriptif*, Hachette, 1993, p. 21 et 28-29).



## La pièce de théâtre

Le Tour du monde semble différent des autres ouvrages verniens, en ce qu'il n'est pas facile d'identifier son genre. Ce n'est pas un roman d'exploration, pas vraiment un roman d'aventures, certainement pas un roman psychologique. Ce n'est peut-être même pas un roman, car il ne forme qu'une suite, presque picaresque, de scènes hétéroclites. Anti-roman puisque les personnages ont peu d'épaisseur, que l'on ne lit pas dans leurs pensées. Anti-roman puisque le spectacle, la foule, les entrées dramatiques, les scènes à faire, les arrière-fonds prédominent. Anti-roman, en un mot, puisque Le Tour du monde est d'abord une pièce de théâtre.

La première version est en effet conçue pour la scène, le roman ne venant vraisemblablement qu'après. Or, puisque cette version originelle semble être rédigée, pour plus de la moitié, par Édouard Cadol<sup>1</sup> (1831-1898), il paraît évident que le roman doit beaucoup à son apport. Dans la pièce génératrice, effectivement, on peut lire de nombreuses lignes qui se retrouvent dans le roman<sup>2</sup>.

Avant de devenir romancier, Verne est lui-même dramaturge à plein temps, écrivant une quarantaine de pièces, dont certaines sont jouées et une poignée publiées de son vivant. Résultat pervers de la contribution de Cadol, après l'achèvement du roman, Verne collabore avec Adolphe d'Ennery pour écrire une seconde pièce

1. Voir plus bas « La Première Pièce du Tour du monde », p. 350.

2. L'absence d'études à ce sujet est assez remarquable : même Volker Dehs (« Invitation à un nouveau Tour du monde », *BSJV*, n° 152 (2004), p. 2-3) ne compare pas le contenu de la pièce et du roman.

*sous le même titre. C'est ce Tour du monde-là qui émerveillera les générations de spectateurs du Châtelet.*

## L'espace et le temps

*À première vue, Le Tour du monde pourrait ressembler à un simple récit unilinéaire : la narration n'a qu'à suivre le progrès uniforme et ininterrompu de Fogg, traçant son chemin dans les deux dimensions et demie, selon certains mathématiciens, de la surface de la terre. Mais rien n'est en fait plus loin de la vérité, car un examen plus attentif du temps, et surtout de l'espace, révèle de nombreuses failles dans la linéarité.*

*Une partie de la nature distincte du roman provient de sa relation unique avec la surface du globe. L'espace vernien se divise en général en deux, le cartographié et le non cartographié, le premier objectif des personnages étant de « couvrir » l'espace non visité, de pénétrer les territoires encore vierges. Couvrir entre guillemets, car c'est un néologisme, mais principalement parce que l'espace ne saurait s'épuiser par un simple voyage. En mathématiques, ni l'espace tridimensionnel de la terre ni même l'espace bidimensionnel de la carte ne peuvent être remplis par une ligne finie.*

*L'œuvre réussit néanmoins à englober la terre entière, et constitue par conséquent un tournant de l'histoire littéraire. C'est le premier roman à prendre pour thème la fermeture du globe ; mais il épuise le sujet de façon si extravagante qu'il sera également le dernier, car, une fois l'espace cerné, il n'existe plus d'itinéraires novateurs. La jouissance de cette percée ultime se mêle donc de la tristesse de savoir que désormais il n'y aura plus de mondes inconnus à conquérir, ni même, à échéance, de mondes connus à écrire. L'appel des blancs de la carte génère la série vernienne, mais le titre fort*

*programmatische, Les Voyages extraordinaires dans les mondes connus et inconnus, contient en lui les germes de sa propre disparition.*

*La linéarité est minée sur d'autres fronts. En premier lieu, parce qu'elle est constamment interrompue : trou dans la tête de l'automate Fogg ; trou dans le temps (le jour fantôme) ; petit trou dans l'espace quand le gentleman passe devant le Crystal Palace à Sydenham sans le voir ; mais aussi immense trou, trou à échelle continentale. Car il n'est pas permis à l'auteur français le plus lu dans le monde de décrire la partie non exotique de l'Europe et en particulier la France. Une béance criante hante les romans verniens : l'Hexagone, non-lieu, interdiction de séjour. Les héros successifs passent autour, en dessous ou au-dessus, mais jamais ils ne mettent le pied en France<sup>1</sup>. L'hiatus, engloutissant la Manche, les Alpes, la Méditerranée et même le canal de Suez, se cache derrière la dépêche de Fix — le moyen de communication le plus rapide du XIX<sup>e</sup> siècle et donc le plus générateur d'ubiquité. La linéarité vernienne est coupée d'un trou noir européen.*

*En troisième lieu, la linéarité finit par s'abolir. Phileas Fogg va « toujours devant lui » (VIII) : son parcours construit une ligne droite uniforme, établit un homéomorphisme entre l'espace et le temps. En réduisant les trois dimensions de l'espace à une seule, il relie sa route et sa chronologie. Trouvaille satisfaisante, car il suffit d'aller au plus court — dans le temps —, de suivre la loxodromie unique entre chaque paire de points. Et le plus court consiste normalement à sauter d'une colonie britannique à une autre. Toute décision devient alors superflue ; le roman s'écrira tout seul. Et pourtant, la ligne droite finira par revenir*

1. Des exceptions à la règle s'observent après la mort de Hetzel en 1886.

au point de départ, par ne plus être linéaire, par se faire cercle.

Qu'il soit ligne circulaire ou cercle linéaire, ce voyage se divise en deux parties symétriques. Fogg se fait suivre partout par son double, le détective Fix, qui n'aime que les territoires britanniques, car il souhaite arrêter Fogg au nom de la Reine. Sa stratégie consiste donc à ralentir le pas du gentleman pendant l'aller et à l'accélérer pendant le retour. L'espace se réduit à deux lignes, toutes deux ayant Londres comme pôle d'attraction. Le pôle de répulsion se trouvera au point d'exotisme maximal, l'Ultima Thulé d'un tour du monde : l'Extrême-Orient, en l'occurrence Hong-Kong. Paradoxe, car selon Verne ce territoire d'où l'on ne peut aller plus loin ressemble à... la banlieue londonienne. Décidément, l'ailleurs n'est plus ce qu'il était, l'exotisme fait défaut, l'espace est courbe, et Fogg a raison de ne pas vouloir voir les pays « couverts ». L'espace du roman, à ce niveau-là, se réduit au déjà-vu, au déjà-fait que le Britannique autosuffisant porte en lui.

En quatrième lieu, Fogg n'est pas un point mathématique. Son espace externe se double de son espace humain, la façon dont il habite son corps. En général dans *Les Voyages extraordinaires*, en avance sur leur époque, l'univers semble peu personnel, car Verne évite la psychologie traditionnelle. Mais en même temps la hantise du monde physique rend l'univers vernien obsessionnellement personnel : elle révèle une conscience aiguë de l'environnement. Fogg ne peut avancer, en somme, sans les « frottements » (II) qu'il abhorre ; ces frottements créent des liens avec les gens, qui le ralentissent. L'orbite de l'astre subit des perturbations.

Et, en dernier lieu, le récit se démultiplie souvent. Parmi les occasions où le lecteur perd Fogg de vue, l'épisode de Hong-Kong, où Fix réussit à séparer

*Passepartout du gentleman (xix), est particulièrement complexe. On fait un retour en arrière pour rattraper Fogg (xx), puis on reste avec lui pour se rendre à Shanghai (xxi). Ensuite on revient en arrière une nouvelle fois pour retrouver Passepartout à bord du Carnatic (xxii), puis une troisième fois, pour expliquer sa présence à bord, avant de continuer avec lui jusqu'au Japon (xxiii), où, par un hasard providentiel, il retrouve son maître. Le chapitre xxiv aura encore à remonter pour amener Fogg de Shanghai au Japon. Dans un autre cas, moins complexe, après l'enlèvement de Passepartout par les Indiens (xxx), nous restons, ce qui peut surprendre, avec Fix et Aouda sur la plateforme de Kearney. La raison en est peut-être qu'accompagner Fogg trahirait l'in vraisemblance d'une poursuite pédestre des Indiens à cheval.*

*Une telle complexité démontre la maîtrise technique de Verne. La linéarité, elle, est submergée par tous ces va-et-vient, toutes ces béances, toutes ces transformations.*

## La sexualité

voulez-vous de moi

TM1 xxxv 48 xxxv

*Au-delà de la simple transcription des aventures de Fogg et de Passepartout, et malgré sa réputation bon enfant, ce roman est traversé de courants sexuels. Rappelons que sa première publication a lieu non pas, comme ses prédécesseurs, dans Le Magasin d'éducation et de récréation, destiné en partie aux jeunes, mais dans le quotidien parisien Le Temps.*

*La princesse Aouda génère un premier courant à haute tension, avec une description non entièrement*

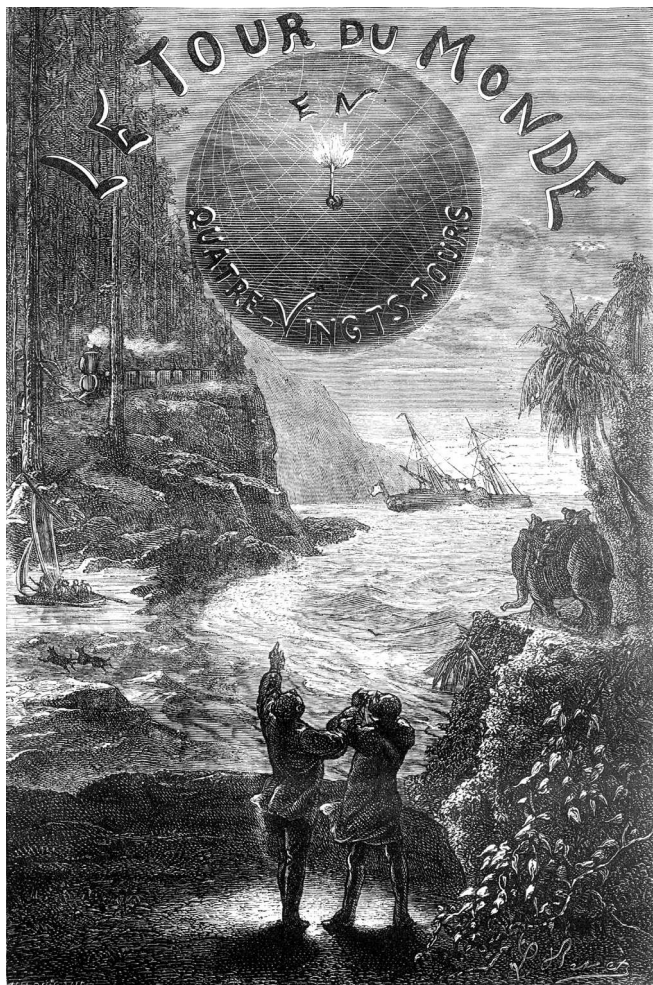
justifiée par l'histoire: «l'élégante cambrure de ses reins arrondis et la richesse de son buste où la jeunesse en fleur étale ses plus parfaits trésors», pour ne pas parler de ce qui se trouve «sous les plis soyeux de sa tunique» (xiv). Même si Fogg semble peu sensible à ses charmes, il faut se méfier des apparences, vu son aveu final. En fait, tout un langage suggestif travaille les tentatives des voyageurs de percer un trou dans la muraille pour pénétrer jusqu'à Aouda, étendue sur le bûcher: «... désappointement de ces quatre hommes, arrêtés dans leur œuvre... Sir Francis Cromarty se rongait les poings. Passepartout était hors de lui, et le guide avait quelque peine à le contenir... au moment suprême...». Même Fogg subit ici des «sentiments» (xiii).

Le valet, quant à lui, aura plusieurs flirts avec Aouda: c'est lui qui achète ses habits européens et, puisqu'elle se réveille sans les vêtements d'origine (xiv), lui qui les a enlevés. Passepartout va jusqu'à se vanter d'avoir été «le veuf d'une charmante femme» (xiv). Plus tard, il ne peut résister à la tentation de s'installer dans sa chambre (xxxv), puis de frapper, «dès l'aube» de la nuit de noces, avec «fracas à sa porte» (xxxvii). Dans la seconde pièce, c'est lui qui, officiellement pour le compte de son maître, fait la cour à la jeune femme.

Mais la princesse n'est pas le seul fantasme du Français. L'éléphant mâle acheté par Fogg est sur le point d'entrer dans le «musth» (xi), «excitation sexuelle proche du rut<sup>1</sup>». Qui plus est, le paroxysme est accéléré par l'absorption de sucre, ce que le valet se hâte de lui offrir, provoquant «quelques grognements de satisfaction» (xiv). Même ses relations avec les hommes ne sont pas exemptes de sous-entendus, par exemple: «le

1. *Nature*, vol. 438, 22-29 décembre 2005.

LE TOUR DU MONDE  
EN QUATRE-VINGTS JOURS



*Fac-similé du frontispice de l'édition Hetzel*



LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES  
COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE

LE

TOUR DU MONDE

EN

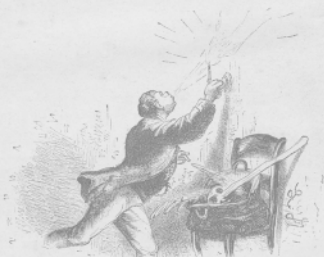
QUATRE-VINGTS JOURS

PAR

JULES VERNE

DESSINS PAR MM.

DE NEUVILLE ET L. BENETT



BIBLIOTHÈQUE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION  
J. HETZEL ET C<sup>o</sup>, 18, RUE JACOB  
PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

*Fac-similé de la page de titre de l'édition Hetzel*



## CHAPITRE I

# DANS LEQUEL PHILEAS FOGG ET PASSEPARTOUT S'ACCEPTENT RÉCIPROQUEMENT, L'UN COMME MAÎTRE, L'AUTRE COMME DOMESTIQUE

En l'année 1872, la maison portant le numéro 7 de Savile Row<sup>1</sup>, Burlington Gardens — maison dans laquelle Sheridan mourut en 1814<sup>2</sup> —, était habitée par Phileas<sup>3</sup> Fogg<sup>4</sup>, esq., l'un des membres les plus singuliers et les plus remarqués du Reform Club de Londres<sup>5</sup>, bien qu'il semblât prendre à tâche de ne rien faire qui pût attirer l'attention.

À l'un des plus grands orateurs qui honorent l'Angleterre succédait donc ce Phileas Fogg, personnage énigmatique, dont on ne savait rien, sinon que c'était un fort galant homme et l'un des plus beaux gentlemen de la haute société anglaise.

On disait qu'il ressemblait à Byron<sup>6</sup> — par la tête, car il était irréprochable quant aux pieds —, mais

un Byron à moustaches et à favoris, un Byron impassible, qui aurait vécu mille ans sans vieillir.



*Phileas Fogg.*

Anglais, à coup sûr, Phileas Fogg n'était peut-être pas Londoner. On ne l'avait jamais vu ni à la Bourse, ni à la Banque; ni dans aucun des comptoirs de la Cité. Ni les bassins ni les docks de Londres n'avaient jamais reçu un navire ayant pour armateur Phileas

Fogg. Ce gentleman ne figurait dans aucun comité d'administration. Son nom n'avait jamais retenti dans un collège d'avocats, ni au Temple, ni à Lincoln's Inn, ni à Gray's Inn. Jamais il ne plaïda ni à la Cour du chancelier, ni au Banc de la Reine, ni à l'Échiquier, ni en Cour ecclésiastique<sup>1</sup>. Il n'était ni industriel, ni négociant, ni marchand, ni agriculteur. Il ne faisait partie ni de l'Institution royale de la Grande-Bretagne, ni de l'Institution de Londres, ni de l'Institution des artisans, ni de l'Institution Russell, ni de l'Institution littéraire de l'ouest, ni de l'Institution du droit, ni de cette Institution des arts et des sciences réunis<sup>2</sup>, qui est placée sous le patronage direct de Sa Gracieuse Majesté. Il n'appartenait enfin à aucune des nombreuses sociétés qui pullulent dans la capitale de l'Angleterre, depuis la Société de l'Armonica<sup>3</sup> jusqu'à la Société entomologique<sup>4</sup>, fondée principalement dans le but de détruire les insectes nuisibles.

Phileas Fogg était membre du Reform Club, et voilà tout.

À qui s'étonnerait de ce qu'un gentleman aussi mystérieux comptât parmi les membres de cette honorable association, on répondra qu'il passa sur la recommandation de MM. Baring frères<sup>5</sup>, chez lesquels il avait un crédit ouvert. De là une certaine « surface », due à ce que ses chèques étaient régulièrement payés à vue par le débit de son compte courant invariablement créditeur.

Ce Phileas Fogg était-il riche ? Incontestablement. Mais comment il avait fait fortune, c'est ce que les mieux informés ne pouvaient dire, et Mr. Fogg était le dernier auquel il convînt de s'adresser pour l'apprendre. En tout cas, il n'était prodigue de rien, mais non avare, car partout où il manquait un appoint pour une chose noble, utile ou généreuse, il l'apportait silencieusement et même anonymement.

En somme, rien de moins communicatif que ce gentleman. Il parlait aussi peu que possible, et semblait d'autant plus mystérieux qu'il était silencieux. Cependant sa vie était à jour, mais ce qu'il faisait était si mathématiquement toujours la même chose, que l'imagination, mécontente, cherchait au-delà.

Avait-il voyagé ? C'était probable, car personne ne possédait mieux que lui la carte du monde. Il n'était endroit si reculé dont il ne parût avoir une connaissance spéciale. Quelquefois, mais en peu de mots, brefs et clairs, il redressait les mille propos qui circulaient, dans le club au sujet des voyageurs perdus ou égarés ; il indiquait les vraies probabilités, et ses paroles s'étaient trouvées souvent comme inspirées par une seconde vue, tant l'événement finissait toujours par les justifier. C'était un homme qui avait dû voyager partout — en esprit, tout au moins.

Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu plus que les autres attestaient que — si ce n'est sur ce chemin direct qu'il parcourait chaque jour pour venir de sa maison au club — personne ne pouvait prétendre l'avoir jamais vu ailleurs. Son seul passe-temps était de lire les journaux et de jouer au whist. À ce jeu du silence, si bien approprié à sa nature, il gagnait souvent, mais ses gains n'entraient jamais dans sa bourse et figuraient pour une somme importante à son budget de charité. D'ailleurs, il faut le remarquer, Mr. Fogg jouait évidemment pour jouer, non pour gagner. Le jeu était pour lui un combat, une lutte contre une difficulté, mais une lutte sans mouvement, sans déplacement, sans fatigue, et cela allait à son caractère.

On ne connaissait à Phileas Fogg ni femme ni enfants — ce qui peut arriver aux gens les plus honnêtes

— ni parents ni amis — ce qui est plus rare en vérité. Phileas Fogg vivait seul dans sa maison de Savile Row, où personne ne pénétrait. De son intérieur, jamais il n'était question. Un seul domestique suffisait à le servir. Déjeunant, dînant au club à des heures chronométriquement déterminées, dans la même salle, à la même table, ne traitant point ses collègues, n'invitant aucun étranger, il ne rentrait chez lui que pour se coucher, à minuit précis, sans jamais user de ces chambres confortables que le Reform Club tient à la disposition des membres du cercle. Sur vingt-quatre heures, il en passait dix à son domicile, soit qu'il dormît, soit qu'il s'occupât de sa toilette. S'il se promenait, c'était invariablement, d'un pas égal, dans la salle d'entrée parquetée en marqueterie, ou sur la galerie circulaire, au-dessus de laquelle s'arrondit un dôme à vitraux bleus, que supportent vingt colonnes ioniques en porphyre rouge<sup>1</sup>. S'il dînait ou déjeunait, c'étaient les cuisines, le garde-manger, l'office, la poissonnerie, la laiterie du club, qui fournissaient à sa table leurs succulentes réserves; c'étaient les domestiques du club, graves personnages en habit noir, chaussés de souliers à semelles de molleton, qui le servaient dans une porcelaine spéciale et sur un admirable linge en toile de Saxe; c'étaient les cristaux à moule perdu du club qui contenaient son sherry, son porto ou son claret mélangé de cannelle, de capillaire et de cinnamome; c'était enfin la glace du club — glace venue à grands frais des lacs d'Amérique — qui entretenait ses boissons dans un satisfaisant état de fraîcheur<sup>2</sup>.

Si vivre dans ces conditions, c'est être un excentrique, il faut convenir que l'excentricité a du bon!

La maison de Savile Row, sans être somptueuse, se recommandait par un extrême confort. D'ailleurs,

avec les habitudes invariables du locataire, le service s'y réduisait à peu. Toutefois, Phileas Fogg exigeait de son unique domestique une ponctualité, une régularité extraordinaires. Ce jour-là même, 2 octobre, Phileas Fogg avait donné son congé à James Forster — ce garçon s'étant rendu coupable de lui avoir apporté pour sa barbe de l'eau à quatre-vingt-quatre degrés Fahrenheit au lieu de quatre-vingt-six<sup>1</sup> —, et il attendait son successeur, qui devait se présenter entre onze heures et onze heures et demie.

Phileas Fogg, carrément assis dans son fauteuil, les deux pieds rapprochés comme ceux d'un soldat à la parade, les mains appuyées sur les genoux, le corps droit, la tête haute, regardait marcher l'aiguille de la pendule — appareil compliqué qui indiquait les heures, les minutes, les secondes, les jours, les quantième et l'année. À onze heures et demie sonnant, Mr. Fogg devait, suivant sa quotidienne habitude, quitter la maison et se rendre au Reform Club. En ce moment, on frappa à la porte du petit salon dans lequel se tenait Phileas Fogg.

James Forster, le congédié, apparut.

« Le nouveau domestique », dit-il.

Un garçon âgé d'une trentaine d'années se montra et salua.

« Vous êtes Français et vous vous nommez John ? lui demanda Phileas Fogg.

— Jean, n'en déplaise à monsieur, répondit le nouveau venu, Jean Passepartout, un surnom qui m'est resté, et que justifiait mon aptitude naturelle à me tirer d'affaire. Je crois être un honnête garçon, monsieur, mais, pour être franc, j'ai fait plusieurs métiers. J'ai été chanteur ambulant, écuyer dans un cirque, faisant de la voltige comme Léotard<sup>2</sup>, et dansant sur la corde comme Blondin<sup>3</sup>; puis je suis devenu professeur de gymnastique, afin de rendre



*Jean Passepartout.*

mes talents plus utiles, et, en dernier lieu, j'étais sergent de pompiers, à Paris. J'ai même dans mon dossier des incendies remarquables. Mais voilà cinq ans que j'ai quitté la France et que, voulant goûter de la vie de famille, je suis valet de chambre en Angleterre. Or, me trouvant sans place et ayant appris que monsieur Phileas Fogg était l'homme le plus exact et le plus sédentaire du Royaume-Uni, je me suis présenté chez monsieur avec l'espérance d'y vivre

tranquille et d'oublier jusqu'à ce nom de Passepartout...

— Passepartout me convient, répondit le gentleman. Vous m'êtes recommandé. J'ai de bons renseignements sur votre compte. Vous connaissez mes conditions ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Quelle heure avez-vous ?

— Onze heures vingt-deux, répondit Passepartout, en tirant des profondeurs de son gousset une énorme montre d'argent.

— Vous retardez, dit Mr. Fogg.

— Que monsieur me pardonne, mais c'est impossible.

— Vous retardez de quatre minutes. N'importe. Il suffit de constater l'écart. Donc, à partir de ce moment, onze heures vingt-neuf<sup>1</sup> du matin, ce mercredi 2 octobre 1872, vous êtes à mon service.»

Cela dit, Phileas Fogg se leva, prit son chapeau de la main gauche, le plaça sur sa tête avec un mouvement d'automate et disparut sans ajouter une parole.

Passepartout entendit la porte de la rue se fermer une première fois : c'était son nouveau maître qui sortait, puis une seconde fois : c'était son prédécesseur, James Forster, qui s'en allait à son tour.

Passepartout demeura seul dans la maison de Savile Row.

CHAPITRE II

OÙ PASSEPARTOUT  
EST CONVAINCU QU'IL A ENFIN  
TROUVÉ SON IDÉAL

« Sur ma foi, se dit Passepartout, un peu ahuri tout d'abord, j'ai connu chez Mme Tussaud<sup>1</sup> des bonshommes aussi vivants que mon nouveau maître ! »

Il convient de dire ici que les « bonshommes » de Mme Tussaud sont des figures de cire, fort visitées à Londres, et auxquelles il ne manque vraiment que la parole.

Pendant les quelques instants qu'il venait d'entrevoir Phileas Fogg, Passepartout avait rapidement, mais soigneusement examiné son futur maître. C'était un homme qui pouvait avoir quarante ans, de figure noble et belle, haut de taille, que ne déparait pas un léger embonpoint, blond de cheveux et de favoris, front uni sans apparences de rides aux tempes, figure plutôt pâle que colorée, dents magnifiques. Il paraissait posséder au plus haut degré ce que les physionomistes appellent « le repos dans l'action<sup>2</sup> », faculté commune à tous ceux qui font plus de besogne que de bruit. Calme, flegmatique, l'œil pur, la paupière immobile, c'était le type achevé de ces Anglais à sang-froid qui se rencontrent assez fréquemment dans le Royaume-Uni, et dont Angelica Kauffmann a merveilleusement rendu sous son pinceau l'attitude un peu académique<sup>3</sup>. Vu dans les divers actes de son existence, ce gentleman donnait l'idée d'un être bien équilibré dans toutes ses parties, justement pondéré, aussi parfait qu'un chronomètre de Leroy ou de

Earnshaw<sup>1</sup>. C'est qu'en effet, Phileas Fogg était l'exactitude personnifiée, ce qui se voyait clairement à « l'expression de ses pieds et de ses mains », car chez l'homme, aussi bien que chez les animaux, les membres eux-mêmes sont des organes expressifs des passions<sup>2</sup>.

Phileas Fogg était de ces gens mathématiquement exacts, qui, jamais pressés et toujours prêts, sont économes de leurs pas et de leurs mouvements. Il ne faisait pas une enjambée de trop, allant toujours par le plus court. Il ne perdait pas un regard au plafond. Il ne se permettait aucun geste superflu. On ne l'avait jamais vu ému ni troublé. C'était l'homme le moins hâté du monde, mais il arrivait toujours à temps. Toutefois, on comprendra qu'il vécût seul et pour ainsi dire en dehors de toute relation sociale. Il savait que dans la vie il faut faire la part des frottements, et comme les frottements retardent, il ne se frottait à personne.

Quant à Jean, dit Passepartout, un vrai Parisien de Paris, depuis cinq ans qu'il habitait l'Angleterre et y faisait à Londres le métier de valet de chambre, il avait cherché vainement un maître auquel il pût s'attacher.

Passepartout n'était point un de ces Frontins ou Mascarilles<sup>3</sup> qui, les épaules hautes, le nez au vent, le regard assuré, l'œil sec, ne sont que d'impudents drôles. Non. Passepartout était un brave garçon, de physionomie aimable, aux lèvres un peu saillantes, toujours prêtes à goûter ou à caresser, un être doux et serviable, avec une de ces bonnes têtes rondes que l'on aime à voir sur les épaules d'un ami. Il avait les yeux bleus, le teint animé, la figure assez grasse pour qu'il pût lui-même voir les pommettes de ses joues, la poitrine large, la taille forte, une musculature vigoureuse, et il possédait une force herculéenne que les

exercices de sa jeunesse avaient admirablement développée. Ses cheveux bruns étaient un peu rageurs. Si les sculpteurs de l'Antiquité connaissaient dix-huit façons d'arranger la chevelure de Minerve<sup>1</sup>, Passepartout n'en connaissait qu'une pour disposer la sienne : trois coups de démêloir, et il était coiffé.

De dire si le caractère expansif de ce garçon s'accorderait avec celui de Phileas Fogg, c'est ce que la prudence la plus élémentaire ne permet pas. Passepartout serait-il ce domestique foncièrement exact qu'il fallait à son maître ? On ne le verrait qu'à l'user. Après avoir eu, on le sait, une jeunesse assez vagabonde, il aspirait au repos. Ayant entendu vanter le méthodisme anglais<sup>2</sup> et la froideur proverbiale des gentlemen, il vint chercher fortune en Angleterre. Mais, jusqu'alors, le sort l'avait mal servi. Il n'avait pu prendre racine nulle part. Il avait fait dix maisons. Dans toutes, on était fantasque, inégal, coureur d'aventures ou coureur de pays — ce qui ne pouvait plus convenir à Passepartout. Son dernier maître, le jeune Lord Longsberry, membre du Parlement, après avoir passé ses nuits dans les « oyster rooms » d'Haymarket<sup>3</sup>, rentrait trop souvent au logis sur les épaules des policemen. Passepartout, voulant avant tout pouvoir respecter son maître, risqua quelques respectueuses observations qui furent mal reçues, et il rompit. Il apprit, sur les entrefaites, que Phileas Fogg, esq., cherchait un domestique. Il prit des renseignements sur ce gentleman. Un personnage dont l'existence était si régulière, qui ne découchait pas, qui ne voyageait pas, qui ne s'absentait jamais, pas même un jour, ne pouvait que lui convenir. Il se présenta et fut admis dans les circonstances que l'on sait.

Passepartout — onze heures et demie étant sonnées — se trouvait donc seul dans la maison de Savile Row. Aussitôt il en commença l'inspection. Il

la parcourut de la cave au grenier. Cette maison propre, rangée, sévère, puritaine, bien organisée pour le service, lui plut. Elle lui fit l'effet d'une belle coquille de colimaçon, mais d'une coquille éclairée et chauffée au gaz, car l'hydrogène carburé y suffisait à tous les besoins de lumière et de chaleur. Passepartout trouva sans peine, au second étage, la chambre qui lui était destinée. Elle lui convint. Des timbres électriques et des tuyaux acoustiques la mettaient en communication avec les appartements de l'entresol et du premier étage. Sur la cheminée, une pendule électrique correspondait avec la pendule de la chambre à coucher de Phileas Fogg, et les deux appareils battaient au même instant la même seconde.

« Cela me va, cela me va ! » se dit Passepartout.

Il remarqua aussi, dans sa chambre, une notice affichée au-dessus de la pendule. C'était le programme du service quotidien. Il comprenait — depuis huit heures du matin, heure réglementaire à laquelle se levait Phileas Fogg, jusqu'à onze heures et demie, heure à laquelle il quittait sa maison pour aller déjeuner au Reform Club — tous les détails du service, le thé et les rôties de huit heures vingt-trois, l'eau pour la barbe de neuf heures trente-sept, la coiffure de dix heures moins vingt, etc. Puis de onze heures et demie du matin à minuit — heure à laquelle se couchait le méthodique gentleman —, tout était noté, prévu, régularisé. Passepartout se fit une joie de méditer ce programme et d'en graver les divers articles dans son esprit.

Quant à la garde-robe de monsieur, elle était fort bien montée et merveilleusement comprise. Chaque pantalon, habit ou gilet portait un numéro d'ordre reproduit sur un registre d'entrée et de sortie, indiquant la date à laquelle, suivant la saison, ces vête-

## DOSSIER





## NOTICE

### CHRONOLOGIE DE L'ŒUVRE

- Mi-1867. Rédaction d'« Un Anglais de haute distinction... »
1871. *Juillet*: Verne écrit peut-être à son père au sujet du roman.
1872. *Janvier-février*: rédige le scénario d'une pièce de théâtre adaptée d'*Hatteras*, suscitant l'enthousiasme du directeur de théâtre Larochelle.
- Février?*: après un résumé oral par Verne d'un projet du *Tour du monde*, Hetzel aurait suggéré que ce roman s'adapterait mieux au théâtre qu'*Hatteras*.
- Février-mars*: Cadol et Verne écrivent le plan d'une pièce, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*.
- Mars?*: griffonnage du premier fragment du roman, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, qui parle de « Fog » et de clubs.
- 29 mars*: Verne se met à écrire TM1.
- 12 mai*: « J'ai fini d'écrire la *pièce* en question: c'est-à-dire que ma part de travail touche à sa fin. J'ai fort pioché. »
- Mai-juin*: Cadol termine la pièce (vingt tableaux).
- Juin*: Verne et Cadol conviennent de diviser les bénéfices de la pièce en parts égales; Cadol la soumet aux directeurs de théâtre.
- 28 juin*: Verne lit « quelques chapitres » du roman devant l'académie d'Amiens.
- Mi-juillet*: Verne s'engage à compléter TM2 pour début octobre.

*Octobre*: bon à tirer.

*6 novembre*: publication, sans illustration, du roman dans *Le Temps* (jusqu'au 22 décembre)<sup>1</sup>. Selon un journaliste (*Ent.* 148), affirmation jamais confirmée, les correspondants parisiens des quotidiens anglophones envoient par dépêche la traduction de chaque nouveau feuilleton.

*8 novembre*: Hetzel fils fait des suggestions pour le dénouement.

*10 novembre*: selon Marguerite Allotte de la Fuÿe<sup>2</sup>, Verne lit le roman en famille.

*11 novembre*: envoi, pour comptage de lignes, de TM2 à Hetzel fils, qui refuse de le rendre.

*Mi-novembre*: Verne corrige les placards pour *Le Temps*.

*24? novembre*: Verne a reçu une partie de la mise en page de l'in-18; il demande à en recevoir un deuxième jeu.

*30? décembre*: «J'attends les premières épreuves en page que vous devez me renvoyer... et la suite en placards.»  
1873. *Vers le 20 janvier*: Verne rend ses dernières épreuves corrigées.

*30 janvier*: édition in-18.

*25 septembre*: édition in-8°, avec illustrations de Neuville et Benett.

*Novembre*: Verne entame la rédaction d'une seconde pièce de théâtre, en collaboration avec d'Ennery.

*20 novembre*: Cadol proteste contre la collaboration déloyale.

1874. *7 novembre*: création de la seconde pièce.

#### LA PREMIÈRE PIÈCE DU *TOUR DU MONDE*

L'histoire de la rédaction du roman est rendue plus complexe par l'antériorité très probable de la pièce de théâtre du même nom.

1. En trente et un feuilletons, à la page 1 ou aux pages 1-2, les 6-11, 15-17, 20-24 et 28-30 novembre et les 1<sup>er</sup>, 4-8, 12-15, 18-20 et 22 décembre.

2. *Jules Verne*, Hachette, 1953, p. 140.

C'est Mme Henri Larochelle, femme du directeur de théâtre, qui met Verne en rapport<sup>1</sup> avec Édouard Cadol, romancier et dramaturge, auteur notamment de la comédie à succès *Les Inutiles* (1868). Les deux hommes se mettent à écrire ensemble une pièce, bientôt appelée *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Si Verne semble avoir inventé l'histoire de base et certains des personnages, le seul manuscrit connu est apparemment copié d'un document de la main de Cadol. Par la suite, pour « finir son travail », qui constitue déjà une pièce de cent cinquante pages, le dramaturge attend de recevoir le « scénario dialogué » de la part de Verne [5 déc. 73<sup>2</sup>].

Le 29 mars 1872, Verne commence la rédaction du roman, en important de la pièce un certain nombre de dialogues. Mais auparavant, il griffonne quelques notes qui contiennent déjà des éléments du livre (voir la Préface et plus bas).

Selon Marguerite Allotte de la Fuÿe, connue cependant pour ses à-peu-près, dès juillet 1871, Verne aurait écrit à son père : « je prépare le récit d'un voyage accompli avec le maximum de rapidité actuelle<sup>3</sup> ». Dans la première référence vérifiable, il est clair que la pièce précède largement le roman : « comme ce voyage autour du monde en 80 jours m'amuse à faire!... Inutile de vous dire que je laisse de côté toute préoccupation de pièce, et que pour le livre, je m'écarte souvent du plan arrêté par Cadol et moi » [2 avril 72]. Le même plan aurait ainsi servi à la pièce et au roman, même si « souvent » le romancier ne le suit pas. Lors d'une polémique ultérieure, Verne prétend, à l'encontre de son assertion du 2 avril, que le scénario du roman date du premier trimestre de 1872, et qu'il précède toute notion de pièce : « je vous ai raconté le livre tout entier, et... vous... m'avez dit : c'est celui-là dont il faut tirer une pièce, et non pas *Hatteras* » [24 nov. 73].

Quoi qu'il en soit, à partir de juin, Cadol soumet la pièce, de quatre actes, aux directeurs, mais sans succès. Si l'accord écrit dès cette époque stipule la division égale des revenus provenant de cette pièce, pour la rédaction du roman, le dramaturge aurait donné « carte blanche » à Verne [5 déc. 73]. Sans doute

1. Toutefois, selon Volker Dehs (Portail Jules Verne, 8 juin 2008), « Verne a payé Édouard Cadol afin d'élaborer une pièce », affirmation qui tendrait à confirmer, mais de manière peu claire, Cadol comme auteur principal de la pièce.

2. Pour la correspondance de Verne et Hetzel, j'utilise un système abrégé, sans autre indication, de la forme « 6 fév. 76 ».

3. *Jules Verne*, Hachette, 1953, p. 135.

vers la fin octobre, quand le second manuscrit du roman est « archi-terminé » (lettre de Hetzel du 21 nov.), et afin d'aider à la révision de la pièce, Verne le montre à Cadol. Résultat accessoire, Cadol « ajoute » une « idée » au roman (21 nov.).

À plusieurs endroits de la marge de TM1, Verne cite la pièce de théâtre, vraisemblablement pour indiquer les passages communs, mais sans que la raison précise soit évidente. Ces renvois auraient tendance à confirmer l'antériorité de la pièce. Par exemple, en face des mots, « *Eh bien, mon garçon... il brûle à votre compte*<sup>1</sup> », figure le renvoi « [Gaz] C18 » (iv 6), une phrase identique se trouvant en effet dans la pièce. La première mention explicite, accompagnée d'une formule juridique, se trouve en face d'un sommaire de la condamnation de Jean à une peine de prison : « attendu que — pièce » (xiv 21 xv). On en découvre une deuxième en face de l'annonce, absente du livre, faite par Fix dans la maison d'opium hongkongaise, qu'il « aur[a] le mandat d'arrêt » : « pari prétexte : pièce » (xviii 29 xix). La dernière, « allons — pièce », se trouve une page plus bas, en face de l'invitation de Fix, « *Buvons* », qui d'ailleurs suscite la réponse osée de Jean (Passepartout) : « ... et fumons aussi » (xviii 30 xix).

Après la publication du livre en feuilleton (nov.-déc. 1872), Cadol révisé la pièce, en supprimant quatre tableaux et en remplaçant l'action en 1873. Toutefois, en novembre 1873, il n'a toujours pu la placer. Verne fait alors appel au dramaturge prolifique Adolphe d'Ennery (1811-1899) pour coécrire une seconde pièce. Cette nouvelle œuvre émane nécessairement du roman signé Verne, lequel découle de la première pièce, pour laquelle Cadol semble avoir fait la moitié du travail, sinon plus. La seconde pièce est créée en novembre 1874, au théâtre de la Porte Saint-Martin, pour être reprise au Châtelet,

1. S'agissant de citations d'un manuscrit ou du *Tour du monde* dans *Le Temps*, les caractères romains indiquent un texte absent des éditions Hetzel. L'*italique* indique le texte commun à la version antérieure et au livre ; le souligné, le texte présent seulement en édition.

Conséquence de l'alternance romain/italique/souligné, l'italique de Verne est omise. Le texte barré dans le manuscrit est indiqué comme tel. Le texte illisible est retranscrit xxx xx, une lecture douteuse ou des mots absents, entre crochets [ ]. La transcription des manuscrits reproduit la ponctuation et les erreurs significatives d'orthographe (avec [*sic*]), mais non normalement les fautes d'accentuation ni de majuscule/minuscule.

et rester à l'affiche, avec des pauses, pendant plus de soixante ans<sup>1</sup>.

Cadol apprend la nouvelle de la seconde collaboration par la presse et — très naturellement — se fâche. Dans sa lettre au *Figaro*, publiée le 20 novembre 1873, il confirme qu'il a « établi, en commun, le plan » et qu'il a « fourni des péripéties, des caractères et des situations qui, de mon libre consentement, ont été utilisés dans le roman ». La réponse de Verne, qui évite la question de savoir si le roman bénéficie des idées de Cadol, paraît dans le même journal le 26 : « collaboration à la pièce non acceptée, *oui* ; collaboration au livre, *non* ». À Hetzel, Verne se dit « outré » :

Voilà un homme... qui n'a pas fait la vingtième partie de ce que j'ai fait... [Pour la rédaction de la première pièce] j'ai apporté le livre entièrement imaginé dans tous ses incidents, même pour le personnage d'Aouda trouvé par moi, même pour le supplice, etc. Cadol n'a pas inventé un seul fait, pas un dénouement, pas un caractère, pas un type<sup>2</sup>. Cadol... ne s'est donné aucune peine, et je n'ai trouvé aucune aide en lui. Il dit qu'il a écrit les 20 tableaux, c'est vrai, mais il ne dit pas que c'est après que je les avais tous écrits moi-même... Quelques bribes de conversation sont les mêmes dans le livre et dans sa pièce, voilà tout [24 nov. 73].

Verne n'est même pas cohérent. Il dit ici, « *sa* pièce », et il renforce l'affirmation en inscrivant « Travail de M. Cadol » en toutes lettres à la page de garde de la pièce et en signant, « J. V. »<sup>3</sup> — ce qui semble difficile à concilier avec : « Cadol...

1. Des 12 % de recette, d'Ennery touche 7 %, Verne 2,5 % et Cadol 2,5 %, dont il cède 1 % à Émile de Najac. Cette seconde pièce est peu fidèle au roman ; vu la polémique qu'elle a engendrée, il serait intéressant de la comparer avec son origine ultime, la première pièce.

2. Voir : « Il n'a rien fait sans moi, même pour la pièce, sans que j'aie préalablement établi les choses » [5 déc. 73]. Les lettres sont citées selon Volker Dehs, « La Polémique Verne-Cadol », *BSJV*, n° 120 (1996), p. 55-60.

3. Volker Dehs, « Invitation à un nouveau *Tour du monde* », *BSJV*, n° 152 (2004), p. 2-3. Le manuscrit de la pièce est recopié par l'agence Leduc suivant un texte confié par Cadol, et ensuite rapidement revu par celui-ci, dont l'adresse paraît en première page. L'adresse est ensuite biffée par Verne, propriétaire de cet exemplaire.

ne s'est donné aucune peine ». En outre, l'affirmation « Quelques bribes de conversation sont les mêmes dans le livre et dans sa pièce, voilà tout » est fautive, car un survol rapide révèle de nombreux endroits où le roman suit la pièce presque mot pour mot.

En somme, le roman continue depuis lors à être considéré comme le travail du seul Verne, contrevérité évidente. La mention « Avec la collaboration d'Édouard Cadol » devrait figurer, en toute logique, sur la page de titre.

« UN ANGLAIS DE HAUTE DISTINCTION... »

Ce qui complique encore la genèse du *Tour du monde*, Verne compose dès 1867 le fragment d'un roman similaire. Cette première ébauche, de cinq cents mots, est inconnue<sup>1</sup> ; elle se trouve au verso des folios 3 et 6 du carnet apparemment sans titre où Verne consigne son voyage en Amérique (1867), manuscrit conservé à la Bibliothèque municipale d'Amiens, mais non disponible aux chercheurs. Au début de ce brouillon, Verne identifie un personnage, puis lance l'histoire :

Chapitre 1 / Un Anglais de haute distinction tomba malade à New York. Bientôt il fut tellement malade que les médecins du pays jugèrent nécessaire de le renvoyer en Europe. Ils prévoyaient pourtant qu'il ne pourrait supporter une traversée ordinaire. Mais cependant, il y avait péril en la demeure, et comme le salut était sur le Vieux continent, il fallait à tout prix l'y aller chercher.

[Il] s'occupait donc, car il avait encore gardé sa présence d'esprit, de choisir les meilleurs navires qui fissent la traversée mais il ne pouvait faire le choix.

— Le meilleur, dit-il

Les navires de la C<sup>ie</sup> Cunard, Scotia, Sonia [*sic*], Java et ceux de la C<sup>ie</sup> transatlantique, Pereire, S Laurent, Napoléon se disputaient alors l'empire des traversées de l'Atlantique entre les États-Unis, l'Angleterre et la France. Tous,

1. Elle est transcrite dans la thèse de Philippe Scheinhardt, « Génétique et poétique », Sorbonne nouvelle-Paris III, 2005, p. 280-285.

On comprend que Fogg n'avait guère d'autre moyen de tout arranger que de faire de la charmante Aouda sa femme... La jeune femme n'avait eu aucune peur à accorder sa main à un homme pour lequel elle sentait plus que de l'autrui [*sic*] et de la reconnaissance. Et voilà comment Phileas Fogg était peut-être devenu le plus heureux des hommes sans le ~~savoir~~ paraître aucunement (xviii 28).

Il est donc clair qu'avant l'intervention de Hetzel Verne accorde une bien plus grande importance au séjour à Hong-Kong, décisif en l'occurrence pour le bonheur du gentleman. La conclusion du roman sera, à ce stade, d'autant plus concise.

#### NOTE SUR LE TEXTE

Il n'existe aucun texte établi du *Tour du monde*, les éditions Hetzel, qui en tout cas varient souvent entre elles<sup>1</sup>, comportant de nombreuses erreurs. Elles sont suivies en ceci par toutes les éditions modernes, avec au mieux quelques tentatives intermittentes de rectification des fautes les plus flagrantes, mais «silencieusement» et sans indiquer l'origine du texte.

Le texte de base est une édition Hetzel grand in-8° [v. 1877] (dorénavant : «1877»), mis à jour et corrigé. Il présente en effet des défauts de français, par exemple : «..., 000» pour les milliers (iii et *passim*), «vingt autre journaux» (v), «palkigharis» (xi) mais «palki-ghari» (xv), «lajeune» (xiv), «flotille» (xviii), «l'orchestre... opéraient avec fureur» (xxiv — 1922 : «opérait»), «Un des plus grièvement frappé» (xxx — 1922 : «frappés»), «qui eût... eut trouvé» (xxxiv), «Eût-il alors la pensée...» (xxxiv) et «Impossible» (xxxvii).

Les normes typographiques modernes ont été normalement suivies ici pour les chiffres, les dialogues, la ponctuation (par

1. Je tente ici, pour la première fois, d'indiquer quelques différences entre 1877 et l'édition non illustrée, en l'occurrence celle de Hachette de 1922, qui reproduit en fac-similé une édition in-18 tardive de Hetzel. En plus des variantes orthographiques, les différences stylistiques sont nombreuses, par exemple : «si nous arrivions» (viii — 1922 : «si nous arrivons»), «les culbutes» (xii — «la culbute»), «couverture de voyages» (xiv — «de voyage»), etc.

exemple, la place des virgules et l'alternance majuscules/minuscules, y compris pour les substantifs étrangers, notamment anglais). Les expressions comme « Lincoln's-inn » (i) deviennent ainsi « Lincoln's Inn ». J'ai également modernisé l'orthographe des mots comme « robbres » (iii), « mal donne » (iii), « payements » (iii), « viâ » (ix), et « guépars » (xii).

En outre, j'ai modifié la plupart des noms propres ou étrangers fautifs (la forme de 1877 est donnée entre parenthèses), par exemple : « Sheridan » (i — « Shéridan »), « Londoner » (i — « Londonner »), « mackintosh » (iv — « makintosh »), « Phileas » (ix — « Philéas »), « Ceylanais » (xvii — « Ceylandais »), « sampans » (xix — « sempas »), « Montgomery Street » (xxv — « Montgommery » et « Mongommery »), « steward » (xxvi — « steward »), « Rocklin » (xxvi — « Roclin »), « Tooole » (xxvi — « Tuilla »), « Salt Lake City » (xxvi — « Lake-Salt-city »), « Wasatch » (xxvi — « Wahsatch »), « Independence » (xxvii — « Independance »), « le Korea » (xxvii — « le Corea »), « Kirtland » (xxvii — « Kirkland »), « Bridger Pass » (xxviii — « Passe-Bridger »), « le fort Sanders » (xxix — « le fort Sauders » — TM1 : « le fort Sanders » (xxviii 46)), « Walbach » (xxix — « Walbah »), « Cardiff » (xxxii — « Cardif ») et « Fastnet » (xxxiii — « Fastenet »). Quelques-uns des endroits visités par Fogg n'ont pas été identifiés, comme « Kholby » ou « Pillaji », qui est normalement un nom de personne.

Toutefois, les erreurs dépassant la simple orthographe — de calcul, de syntaxe ou de fait, en particulier des heures et des dates — ont été conservées.



## NOTES

Page 31.

1. *Le numéro 7 de Savile Row* (Verne: «Saville-row» partout): rue dans le W1, connue pour sa concentration de tailleurs pour hommes haut de gamme. Deux ans auparavant, la Royal Geographical Society s'installe au n° 1.

2. *Maison dans laquelle Sheridan mourut en 1814*: Richard Brinsley Sheridan (1751-1816), dramaturge et homme politique britannique, qui vit en fait au n° 14 (TM2: «le numéro 147» ([xxxv] 160)) et meurt en 1816, ruiné par le jeu.

3. *Phileas*: à rapprocher du géographe grec Phileas, du ve siècle av. J.-C., auteur d'un *Périple*, et de saint Philéas, évêque de Thmuis, Égypte, martyrisé vers 304. En TM1 et TM2, le héros est souvent simplement «Phileas». «C'était surtout le Phileas qui donna une telle valeur à la création» du nom (*Ent.*, p. 200).

4. *Fogg*: du «fog» emblématique de Londres au xix<sup>e</sup> siècle («Fogg... ne veut rien dire d'autre que "brouillard"» (*Ent.*, p. 200)); mais également de William Perry Fogg (1826-1909), qui fait le tour du globe en 1868-1871, tout en publiant ses expériences dans le quotidien le *Cleveland Leader*, réimprimées sous le titre *Round the World* (1872).

La personnalité de Phileas Fogg se définit dès 1850-1851: «les Anglais sont timides, un peu ombrageux... indifférents à la beauté féminine, et avec l'apparence d'une froideur prononcée» (p. 180); «l'Anglais, qui ne veut pas sembler subordonné aux événements, ne court jamais... On chemine à pas comptés» (p. 185), citations de Francis Wey (1812-1882), *Les Anglais chez eux. Esquisses de mœurs et de voyage* (Musée des

*familles*, nov. 1850-mai 1851 — périodique où Verne fit paraître cinq nouvelles entre 1851 et 1855).

5. *Reform Club de Londres*: sis au 104, Pall Mall, SW1, fondé en 1836. La description est empruntée à Wey (p. 58-65).

6. *Byron*: le baron George Gordon Byron (1788-1824), auteur romantique, boiteux de naissance.

Page 33.

1. *La Cour du chancelier... Cour ecclésiastique*: en 1873, la Cour de la chancellerie (Court of Chancery), qui s'occupe de l'équité, deviendra la Chancery Division de la Haute Cour de justice (High Court of Justice); le Banc de la Reine (Queen's Bench), qui s'occupe des cas civils, est une autre division de la Haute Cour, son statut changeant également en 1873; la Cour de l'échiquier (Court of the Exchequer) est depuis 1830 cour d'appel intermédiaire entre les trois cours de Common Law et le Parlement; les Cours ecclésiastiques (Ecclesiastical Courts) disent le droit ecclésiastique et régissent l'Église d'Angleterre.

2. *L'Institution royale de la Grande-Bretagne... Institution des arts et des sciences réunis*: la Royal Institution of Great Britain, société de promotion des connaissances scientifiques, lieu de travail de Sir Humphry Davy; la London Institution, « pour la promotion de la littérature et la diffusion des connaissances utiles »; l'Institution des arts et métiers (Artizan [*sic*] Society), éditrice de *The Artizan* (1843-1872), notamment sur les machines à vapeur; la Russell Institution for the Promotion of Literary and Scientific Knowledge, avec publications jusqu'en 1854; la Western Literary (and Scientific) Institution (1825), publications jusqu'en 1834; la Law Society (1825), Chancery Lane, WC2; l'Institution des arts et des sciences réunis: non trouvée.

3. *La Société de l'Armonica*: sans doute la Società Armonica, qui donne des concerts dans les années 1830, mais disparaît avant 1850.

4. *La Société entomologique*: l'Entomological Society (1833), publications de 1847 à 1916; Verne souligne que l'observation scientifique, par son existence même, perturbe l'objet étudié.

5. *MM. Baring frères*: Baring Brothers, société financière (1763), liée à la compagnie des Indes, toujours active aujourd'hui.

Page 35.

1. *En porphyre rouge*: Wey: « l'étage inférieur contient... des chambres à coucher » (p. 59); « la salle d'entrée... est

entourée de colonnes supportant une large galerie... le dôme, où le jour entre par le vitrail bleu... est porté sur vingt colonnes ioniques, dont les soubassements, en porphyre rouge... Cette galerie, où l'on se promène comme dans un cloître couvert... » (p. 58).

2. *Dans un satisfaisant état de fraîcheur*: Wey: l'« officine... la laiterie... la poissonnerie... domestiques en habit noir... des semelles de molleton » (p. 59-60); « le vin se boit au Reform Club à la manière antique, c'est-à-dire mêlé de certaines épices. Le sherry, le porto ou le *claret* [*sic*]... avec un peu de capillaire... du cinnamome, de la cannelle en poudre, quelques morceaux d'une glace que le Reform Club fait venir d'une lointaine contrée d'Amérique » (p. 64-65).

Page 36.

1. *Quatre-vingt-six*: la température de 30 degrés centigrades semble plutôt basse pour se raser.

2. *Léotard*: Jules Léotard (v. 1838-1870), acrobate et gymnaste, inventeur du trapèze volant, qui donne son nom au maillot.

3. *Blondin*: Charles Blondin (pseudonyme de Jean-François Gravelet, 1824-1897), acrobate qui traverse les 335 mètres du Niagara sur une corde en 1859.

Page 38.

1. *Onze heures vingt-neuf*: il était onze heures vingt-six quand Passepartout sort sa montre, ce qui implique un dialogue très lent. De même, la négociation entre Fogg et Bunsby à Hong-Kong (xxi) dure apparemment six heures.

Page 39.

1. *Mme Tussaud* (1761-1850): née Marie Grosholtz à Strasbourg, elle crée le célèbre musée de cire en 1835, pour le diriger jusqu'à sa mort.

2. « *Le repos dans l'action* »: citation de *La Bhagavad-Gîtâ* (IV, xviii; II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), mais qui est dans l'air à l'époque, par exemple sous la plume de Joseph Joubert ou de Sainte-Beuve.

3. *Angelica Kauffmann a merveilleusement rendu sous son pinceau l'attitude un peu académique*: Wey: des « peintures d'Angelica Kaufmann, assez vilainement académiques » (p. 32). Artiste néoclassique suisse (1741-1807), elle vit longtemps en Grande-Bretagne (1766-1781).

## Page 40.

1. *De Leroy ou de Earnshaw*: Pierre Le Roy (1717-1785) et Thomas Earnshaw (1749-1829), horlogers qui développent les chronomètres de marine.

2. *Les membres eux-mêmes sont des organes expressifs des passions*: jeu de mots sur « membre » et « organe ».

3. *Ces Frontins ou Mascarilles*: Frontin est un personnage type emprunté à la comédie italienne; dans *Turcaret* (créé en 1709), d'Alain-René Lesage, c'est un valet sans scrupule mais débrouillard, aimant la repartie. Dans *Les Précieuses ridicules* (créé en 1659), de Molière, Mascarille trame les intrigues selon l'intérêt, surtout amoureux, de son maître, mais aussi le sien propre.

## Page 41.

1. *La chevelure de Minerve*: fille de Jupiter, la déesse romaine de la sagesse, des techniques de la guerre, des sciences et des arts. Bien que la référence soit obscure, son origine immédiate est Stendhal, *Promenades dans Rome* (1829): « J'ai déjà oublié les dix-huit manières dont les anciens sculpteurs arrangeaient les cheveux de Minerve » (article du 22 juin 1828).

2. *Le méthodisme anglais*: *Littré*: « doctrine des docteurs méthodistes, dans laquelle toute maladie dépend de la "tension" ou de la "détente" »; *méthodiste* s'applique également à ceux, comme Linné, qui prônent les classements exhaustifs.

3. *Les « oyster rooms » d'Haymarket*: Verne: « les "oyster-rooms" d'Hay-Market ». Bien que Verne décrive Haymarket de jour comme un des « beaux quartiers » (*Voyage en Angleterre et en Écosse*, xli), la nuit il souligne les « scènes d'ivresse et de débauche, s'entremêl[ant] de scènes de meurtres et de sang », ainsi que la prostitution flagrante (xliii). Wey: « Les rues livrées aux bas plaisirs, et les oyster rooms où l'on continue à manger jusqu'au matin. Quand l'aube apparaît, les policemen recueillent sur le pavé des ivrognes de tout sexe, hélas! et de toute condition » (p. 47).

## Page 43.

1. *Deux bibliothèques, l'une consacrée aux lettres, l'autre au droit et à la politique*: Wey: « Deux bibliothèques, l'une consacrée aux lettres, l'autre au droit et à la politique » (p. 59).

## Page 44.

1. *Qui n'a pas coûté moins de trois millions à bâtir*: Wey: « La construction de l'édifice... a coûté plus de trois millions » (p. 58).

## INDEX

- ABRAHAM : 247.  
AHMADNAGAR, la reine d' : 129, 368.  
*Alabama*, affaire de l' : 58, 232.  
AMPHION : 266.  
ARRIEN : 81.  
ARTHÉMIDORE : 81.  
AURENG-ZEB : 99.
- Baring frères (banque) : 33, 319, 322, 328.  
BARNUM, Phineas Taylor : 212.  
BLONDIN, Charles (Jean-François Gravelet, dit) : 36.  
Bombay : 63, 67, 71, 77-79, 81-83, 85-93, 95-96, 100, 102, 116, 118, 128, 136, 139-140, 142, 147-149, 151-152, 159, 169, 222, 224-225.  
BRADSHAW, George : 55, 164, 297.  
BRAHMA : 129, 135.  
Brindisi : 47, 63, 64, 73, 79.  
*Bulletin de la Société royale de géographie*, le : 59, 61.  
BUNSBY, John : 184-186, 188, 193-196, 198-199, 219.  
BYRON, Lord : 31, 32, 359.
- CADOL, Édouard : 11, 346, 349, 350, 351-354.  
Calcutta : 73, 79, 88-89, 102-103, 128, 136, 140-142, 148-151, 169, 204, 222.  
*Carnatic*, le : 164, 166, 168-169, 171-172, 178-182, 191, 200, 203, 208, 219, 224.  
Charing Cross : 55.  
Chicago : 269, 288, 294-295.  
Cirque des Champs-Élysées : 74.
- DODGE, J. M., général : 266.  
DORÉ, Gustave : 366.  
DURANT, Thomas C. : 266.
- EARNSHAW, Thomas : 40.  
EDRISI : 81.  
Éléphanta : 87, 90.  
ENNERY, Adolphe d' : 11, 346-347, 350, 352.
- FALLETIN, Samuel : 44, 327-328.  
FERINGHEA : 99, 368.  
FLANAGAN, Thomas : 45, 48, 327, 329.

- FREUD, Sigmund: 19.  
 FRONTIN: 40.
- GRANDIDIER, Alfred: 366.  
 GRATIOLET, Pierre: 23, 360.
- Haymarket: 41.  
 HERSCHEL, William: 10.  
 HETZEL, Jules: 13, 17, 350,  
379.  
 Hong-Kong: 49, 73, 103, 128,  
133, 136, 138, 147-153,  
157-160, 162, 164, 166-168,  
170-172, 175, 177, 179-181,  
183-185, 188, 203-204, 220,  
224-225, 299, 365, 369-370.  
 Hôtel du Club: 167.  
 HUGO, Victor: 251.
- Illustrated London News*: 59,  
179.  
 Inman (compagnie maritime): 296.
- JAGGERNAUT: 113, 216.  
 JEJEEBHOY, Sir James: 147.
- KÂLI: 99, 112.  
 KAMA: 129.  
 KAUFFMANN, Angelica: 39,  
359.  
 Khandala: 96-97.  
 Kholby: 106, 110.
- LANOYE, Ferdinand de: 366-368.  
 LÉOTARD, Jules: 36.  
 LEROY OU LE ROY, Pierre: 39.  
 LESSEPS, Ferdinand, comte de: 39.  
 Lincoln: 237.  
 Liverpool: 73, 238, 292, 295-297,  
299, 301-303, 306-307,  
309-312, 314-317, 321, 328.  
 Londres: 31-34, 49, 73, 91,  
96, 101, 136, 144, 166, 177,  
193, 201, 221-223, 228,  
296-298, 305, 314, 316-317,  
333-334.
- Malabar Hill: 140, 142.  
 MASCARILLE: 40.  
 MINERVE: 47.  
 MOGES, Alfred, marquis de: 366.  
*Mongolia*, le: 63, 65, 67-68,  
72-73, 77-81, 83, 85-87,  
89, 91, 145.  
 Mont-Cenis: 49, 72.  
*Morning Chronicle*: 44, 45,  
47, 49, 58.
- Nankin, traité de: 168.  
 New York: 47, 49, 73, 221-222,  
227-228, 236-238, 257,  
265, 269, 277, 287-288,  
292-296, 298-299, 302, 305,  
309, 328.
- Oakland: 238.  
 OBADIAH: 137-140, 142.  
 Ogdén: 236, 250-251.  
 Omaha: 236-237, 240, 260,  
266, 269, 280, 282, 285,  
288-289, 291-292, 294.
- Paris: 37, 74, 91, 213, 228.  
 Père-Lachaise: 74.  
 Pillaji: 116, 118, 120, 128-130,  
140.  
 POE, Edgar: 10.  
 PROCTOR, Stamp W.: 233, 235,  
256, 259-263, 267, 269-272,  
276, 283.
- Railway Pioneer*: 266.  
 RALPH, Gauthier: 45-48, 327-329.

- Ramayana*, le: [129](#).  
 Reading sauce: [44](#).  
 Reform Club: [31](#), [33](#), [35-36](#),  
[81](#), [154](#), [169](#), [174-175](#), [257](#),  
[315-316](#), [319](#), [321](#), [326-327](#),  
[333](#), [360](#).  
 Rothal: [49](#), [101](#).  
 Rothschild (banque): [357](#).  
 ROUSSELET, Louis: [366](#).  
 ROWAN: [62](#).  
  
 Salcette: [87](#), [89-90](#), [96](#).  
 San Francisco: [49](#), [72](#), [166](#),  
[182](#), [184](#), [189](#), [211](#), [214](#),  
[220](#), [222](#), [226](#), [228](#), [230](#),  
[235-237](#), [240](#), [254](#), [256](#),  
[265](#), [280-281](#).  
 Savile Row: [35](#), [38](#), [43](#), [110](#),  
[318-319](#), [321](#), [326](#), [339](#).  
 Shangaï: [184](#), [188](#), [193](#), [197-](#)  
[198](#), [219](#).  
 SHEPPARD, Jack: [66](#).  
 SHERIDAN, Richard Brinsley:  
[31](#), [43](#).  
*Shipping Gazette (Shipping*  
*Gazette & Lloyd's List Wee-*  
*kly Summary)*: [328](#).  
 SHIVA: [135](#).  
 Singapour: [73](#), [154-155](#), [157](#),  
[169](#), [222](#).  
 SMITH, Hiram: [246](#).  
 SMITH, Joseph (dit Joe): [246](#),  
[248](#), [253](#).  
 SPEEDY, Andrew: [298](#), [300-](#)  
[303](#), [306-310](#).  
*Standard*: [44](#), [58](#).  
 STEPHENSON, Robert: [63](#).  
 STRABON: [81](#).  
  
 STUART, Andrew: [44-45](#), [47-](#)  
[50](#), [327-329](#).  
 Suez: [47](#), [49](#), [63](#), [64](#), [67](#), [72](#),  
[73](#), [74](#), [77](#), [79](#), [91](#), [95](#), [142](#),  
[152](#).  
 SULLIVAN, John: [44](#), [327](#), [329](#).  
 Sydenham: [13](#), [57](#).  
  
*Tankadère*, la: [184-186](#), [188](#),  
[191](#), [193](#), [195-199](#), [219-220](#),  
[299](#).  
*Temps, Le*: [350](#), [356-357](#).  
 TENGU: [212](#), [214-215](#), [220](#).  
*Times*: [44](#), [58](#), [173](#).  
 TM1 (le premier manuscrit):  
[9](#), [23-25](#), [349](#), [352](#), [357-370](#),  
[372](#).  
 TM2 (le second manuscrit):  
[9](#), [23](#), [349](#), [359-363](#), [372](#).  
*Tour du monde, Le* (revue):  
[366](#).  
 TUSSAUD, Mme: [39](#).  
  
 VICVACARMA: [130](#).  
  
 WEY, Francis: [10](#), [374](#).  
 WILSON, Samuel: [325](#), [331](#),  
[334](#).  
 WISHNOU: [135](#).  
  
 Yeddo: [203-204](#).  
 Yokohama: [49](#), [73](#), [157](#), [158](#),  
[162](#), [164](#), [166](#), [179](#), [181-](#)  
[184](#), [188](#), [191](#), [193](#), [198](#),  
[202-204](#), [211](#), [219-220](#), [222](#),  
[224-225](#).  
 YOUNG, Brigham: [246](#), [248](#).  
  
 ZOLA, Émile: [17](#).  
 ZOROASTRE: [92](#).

<u>Liste des abréviations</u>	<u>6</u>
<u>Préface de William Butcher</u>	<u>7</u>

## LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

<u>I. Dans lequel Phileas Fogg et Passepartout s'acceptent réciproquement, l'un comme maître, l'autre comme domestique</u>	<u>31</u>
<u>II. Où Passepartout est convaincu qu'il a enfin trouvé son idéal</u>	<u>39</u>
<u>III. Où s'engage une conversation qui pourra coûter cher à Phileas Fogg</u>	<u>43</u>
<u>IV. Dans lequel Phileas Fogg stupéfie Passepartout, son domestique</u>	<u>53</u>
<u>V. Dans lequel une nouvelle valeur apparaît sur la place de Londres</u>	<u>58</u>
<u>VI. Dans lequel l'agent Fix montre une impatience bien légitime</u>	<u>63</u>
<u>VII. Qui témoigne une fois de plus de l'inutilité des passeports en matière de police</u>	<u>70</u>
<u>VIII. Dans lequel Passepartout parle un peu plus peut-être qu'il ne conviendrait</u>	<u>74</u>



<u>IX. Où la mer Rouge et la mer des Indes se montrent propices aux desseins de Phileas Fogg</u>	<u>79</u>
<u>X. Où Passepartout est trop heureux d'en être quitte en perdant sa chaussure</u>	<u>88</u>
<u>XI. Où Phileas Fogg achète une monture à un prix fabuleux</u>	<u>95</u>
<u>XII. Où Phileas Fogg et ses compagnons s'aventurent à travers les forêts de l'Inde, et ce qui s'ensuit</u>	<u>107</u>
<u>XIII. Dans lequel Passepartout prouve une fois de plus que la fortune sourit aux audacieux</u>	<u>117</u>
<u>XIV. Dans lequel Phileas Fogg descend toute l'admirable vallée du Gange sans même songer à la voir</u>	<u>127</u>
<u>XV. Où le sac aux bank-notes s'allège encore de quelques milliers de livres</u>	<u>136</u>
<u>XVI. Où Fix n'a pas l'air de connaître du tout les choses dont on lui parle</u>	<u>145</u>
<u>XVII. Où il est question de choses et d'autres pendant la traversée de Singapour à Hong-Kong</u>	<u>152</u>
<u>XVIII. Dans lequel Phileas Fogg, Passepartout, Fix, chacun de son côté, va à ses affaires</u>	<u>161</u>
<u>XIX. Où Passepartout prend un trop vif intérêt à son maître, et ce qui s'ensuit</u>	<u>168</u>
<u>XX. Dans lequel Fix entre directement en relation avec Phileas Fogg</u>	<u>178</u>
<u>XXI. Où le patron de la <i>Tankadère</i> risque fort de perdre une prime de deux cents livres</u>	<u>188</u>
<u>XXII. Où Passepartout voit bien que, même aux antipodes, il est prudent d'avoir quelque argent dans sa poche</u>	<u>200</u>
<u>XXIII. Dans lequel le nez de Passepartout s'allonge démesurément</u>	<u>209</u>
<u>XXIV. Pendant lequel s'accomplit la traversée de l'océan Pacifique</u>	<u>219</u>

<u>XXV.</u>	<u>Où l'on donne un léger aperçu de San Francisco, un jour de meeting</u>	<u>226</u>
<u>XXVI.</u>	<u>Dans lequel on prend le train express du chemin de fer du Pacifique</u>	<u>236</u>
<u>XXVII.</u>	<u>Dans lequel Passepartout suit, avec une vitesse de vingt milles à l'heure, un cours de l'histoire mormone</u>	<u>245</u>
<u>XXVIII.</u>	<u>Dans lequel Passepartout ne peut parvenir à faire entendre le langage de la raison</u>	<u>254</u>
<u>XXIX.</u>	<u>Où il sera fait le récit d'incidents divers qui ne se rencontrent que sur les railroads de l'Union</u>	<u>265</u>
<u>XXX.</u>	<u>Dans lequel Phileas Fogg fait tout simplement son devoir</u>	<u>276</u>
<u>XXXI.</u>	<u>Dans lequel l'inspecteur Fix prend très sérieusement les intérêts de Phileas Fogg</u>	<u>287</u>
<u>XXXII.</u>	<u>Dans lequel Phileas Fogg engage une lutte directe contre la mauvaise chance</u>	<u>296</u>
<u>XXXIII.</u>	<u>Où Phileas Fogg se montre à la hauteur des circonstances</u>	<u>301</u>
<u>XXXIV.</u>	<u>Qui procure à Passepartout l'occasion de faire un jeu de mots atroce, mais peut-être inédit</u>	<u>314</u>
<u>XXXV.</u>	<u>Dans lequel Passepartout ne se fait pas répéter deux fois l'ordre que son maître lui donne</u>	<u>318</u>
<u>XXXVI.</u>	<u>Dans lequel Phileas Fogg fait de nouveau prime sur le marché</u>	<u>325</u>
<u>XXXVII.</u>	<u>Dans lequel il est prouvé que Phileas Fogg n'a rien gagné à faire ce tour du monde, si ce n'est le bonheur</u>	<u>331</u>

## DOSSIER

<u>Chronologie de Verne</u>	<u>341</u>
<u>Notice</u>	<u>349</u>

<u><i>Chronologie de l'œuvre</i></u>	<u>349</u>
<u><i>La première pièce du Tour du monde</i></u>	<u>350</u>
<u><i>« Un Anglais de haute distinction... »</i></u>	<u>354</u>
<u><i>Le Temps</i></u>	<u>356</u>
<u><i>Incipit</i></u>	<u>357</u>
<u><i>Un gentleman plus original</i></u>	<u>358</u>
<u><i>Jean</i></u>	<u>361</u>
<u><i>Le temps et l'espace</i></u>	<u>362</u>
<u><i>Les sommaires</i></u>	<u>363</u>
<u><i>Où Verne expose ses sources</i></u>	<u>365</u>
<u><i>Les chapitres hongkongais</i></u>	<u>369</u>
<u><i>Note sur le texte</i></u>	<u>370</u>
<u><i>Orientation bibliographique</i></u>	<u>372</u>
<u><i>Notes</i></u>	<u>375</u>
<u><i>Index</i></u>	<u>405</u>

DU MÊME AUTEUR

*Dans la même collection*

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS. *Illustrations par de Neuville et Riou. Édition présentée et établie par Jacques Noiray.*

VOYAGES ET AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS. *Illustrations originales de Riou et Montaut. Édition présentée et établie par Roger Borderie.*



# Le Tour du monde en quatre-vingts jours Jules Verne

Cette édition électronique du livre  
*Le Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne  
a été réalisée le 19 décembre 2013  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070357758 - Numéro d'édition : 246737).  
Code Sodis : N61073 - ISBN : 9782072534065  
Numéro d'édition : 263545.